

## La mondialisation par les cartes

L'universitaire  
géographe  
Christian Grataloup  
a osé prendre la suite  
de l'«Atlas historique  
mondial» de Georges  
Duby. L'occasion  
de méditer  
sur cette vieille  
tradition française.



### TÊTE À TÊTE

**Charles Jaigu**  
cjaigu@lefigaro.fr

**L**e 13 décembre 1904, Pierre de Coubertin utilise pour la première fois dans un document écrit le mot «mondialisation». L'article est publié dans un jeune journal, même pas centenaire : *Le Figaro*. Christian Grataloup nous l'apprend pendant notre conversation. Il est l'inspirateur de l'ambitieux *Atlas historique mondial*. Un gros livre composé de 515 cartes racontant la marche du monde. C'est une information précieuse de savoir que le mot – et le concept – ont été formulés depuis la France. Coubertin était bien placé pour pressentir la montée en puissance du phénomène de la mondialisation. On en était aux bourgeoissements en 1904. On en est à l'explosion un siècle plus tard. C'est ce que l'on voit dans l'*Atlas historique mondial*, qui prend donc la suite de l'atlas conçu par Georges Duby il y a quarante ans, manuel révérend des enseignants.

Les cartes ont changé le monde, et réciproquement. Elles ont été à la fois instruments des projets de domination territoriale et supports de rêves pacifiques d'exploration d'espaces inconnus. La guerre conjuguée à la poésie et à la science.

Cet *Atlas historique mondial* décrit l'aller-retour incessant entre le mouvement et l'enracinement. Le continuum de migrations qui part de l'Afrique centrale, autour du rift éthiopien, explose dans toutes les directions. Puis tout se stabilise autour de zones habitables. Chacun constitue son nid, son camp de base : Sapiens fait souche. Une fois les racines trouvées, les explorations et les conquêtes recommencent. Expansions, stabilisations. Grataloup est frappé par cette double postulation : «*Les hommes veulent et la proximité centripète et l'éloignement centrifuge. Ils ont à la fois le besoin de se protéger et le besoin de circuler, ils oscillent entre la séparation et la relation, le local et le global.*» De quoi donner une dimension anthropologique aux tensions du jour entre dé-mondialisateurs et mondialisateurs, identitaires et mondialistes. Elles sont en nous. À ceci près que les coups d'arrêt dans l'expansion humaine n'interrompent pas le mouvement d'ensemble : la mondialisation est la direction choisie instinctive de l'espèce, la seule à être présente partout dans le monde.

Cet atlas joue donc sur ces deux tableaux : les empires constitués et statiques, bien dessinés sur les cartes, et les flèches qui indiquent les circulations, les couloirs, les batailles. Grataloup, qui est l'auteur d'une *Géohistoire de la mondialisation*, plaide pour la carte qui permet un cadrage large. «*Le géographe peut mélanger des zones que l'historien a tendance à séparer et faire voir la simultanéité des événements : la première guerre punique*

*qui oppose Rome à Carthage se déroule en même temps que la conquête de l'Orient par Alexandre*», plaide-t-il.

La tradition de l'atlas historique est typiquement française. Les autres pays ont laissé la géographie s'associer aux sciences naturelles. En France, «l'histoire et la géo» font la paire. «*On retrouve cela au Japon, par exemple, ou dans les anciennes colonies françaises*», précise Grataloup. Pourquoi un tel engouement ? «*Nous sommes une société territoriale, notre sentiment d'appartenance cartographique à un ensemble assez défini remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle et aux premières traductions de la guerre des Gaules, où César décrit un pays qui va du Rhin aux Pyrénées.*» Identité spatiale, mais identité précaire, car exposée aux risques d'invasion. Les savants français s'intéressent tôt au lien entre leur espace et leur histoire. Les autres pays ont une géographie plus évidente (l'insularité anglaise et, de manière plus métaphorique, les insularités espagnoles et italiennes) ou un sentiment d'appartenance à un peuple plus qu'à un espace (Allemagne, Chine). Les Français ont donc cultivé le goût de l'atlas historique. Celui de Duby était mondial jusqu'en l'an mil. Puis il découpait l'espace selon les cinq continents. Chaque continent était en vase clos. Le choix de Grataloup est dans l'esprit du temps, il s'agit de faire voir les connexions et les circulations. La principale «connexion» est une zone de forte densité humaine – les deux tiers de l'humanité – qui s'est structurée des mers de Chine à la Méditerranée dès le premier millénaire avant Jésus-Christ. Cet immense couloir sera finalement immortalisé par l'expression tardive de «route de la soie», inventée au XIX<sup>e</sup> siècle.

Autre différence : l'Afrique. Elle n'est pas présentée comme un ensemble verticalisé sous l'Europe – le nom est en effet une invention européenne, qui date du Moyen Âge –, mais latéralisée en direction de l'Orient proche et lointain. Les échanges très réguliers commencent il y a quatre mille ans.

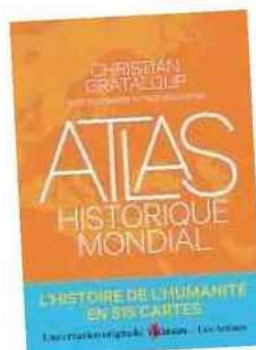
«*Nous avons préféré montrer la connexion entre les sociétés, les régions et les continents.*» Ce n'est pas de l'histoire connectée, c'est de la géographie connectée. Passionnante tant qu'elle ne de-

vient pas une arme de destruction massive du récit local et donc national. On aurait bien tort de rejeter le «mondialisme» sous prétexte qu'il serait le fer de lance des adversaires de l'histoire hexagonale, qu'il s'agisse des européistes ou des décolonisés. C'est le mondialisme qui façonne la vision géostratégique de De Gaulle. Ne laissons donc pas l'omniprésent et militant Patrick Boucheron, auteur de la préface, nous gâcher notre plaisir. «*Il a faussé le débat en créant une confusion, en faisant comme si l'histoire globale était celle des gens bien-pensants de gauche*», nous avait confiés, dans une chronique précédente, l'historien indien et professeur au Collège de France Sanjay Subrahmanyam. Cet atlas ne commet pas cette erreur. Il montre la longue marche de Jeanne d'Arc autant que celle de Mao, le génocide arménien autant que la création de la Turquie moderne, la carte du Goulag et la conquête de l'Ouest. S'agit-il, encore une fois, de «provincialiser l'Europe»? «*Ce n'est pas vraiment le cas, car le monde, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, a été fait par les Européens*», répond Grataloup. La découverte, le découpage, l'exploitation du monde sont l'œuvre de cette civilisation qu'on peut dire «mondiale», et fort peu provinciale. Cette civilisation qui a inventé les cartes.

Pour le lecteur amoureux de cartes et d'estampes, l'univers est à sa mesure en feuilletant ces pages. On y trouve aussi mille détails qui disent l'émergence d'une nécessaire histoire des hommes et de leurs relations avec les océans. Qu'il s'agisse des aventures au long cours des peuples micronésiens ou des routes maritimes. Les littoraux sont partout dominants, et très tôt. Au passage, cette observation à méditer pour les brexiters : «*Du néolithique au Moyen Âge, les relations transmanche entre la Grande-Bretagne et le continent sont plus importantes que les relations à l'intérieur de l'île*», observe Grataloup. Aujourd'hui encore, 95 % des communications passent par les océans. Le premier câble télégraphique fut déroulé entre l'Angleterre et les États-Unis en 1860. Et le mot mondialisation n'existait pas encore. *Le Figaro* ne l'avait pas publié. ■

Les hommes veulent et la proximité centripète et l'éloignement centrifuge. Ils ont à la fois le besoin de se protéger et le besoin de circuler

CHRISTIAN GRATALOUP



**ATLAS HISTORIQUE MONDIAL**  
Christian Grataloup,  
Éditions  
Les Arènes-  
L'Histoire, 650 p.,  
29,90 €.



SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO